

L'étréenne des Lumières.
Trente ans de prédictions dans l'*Almanach de Liège*

Daniel Droixhe

À André Vandegans

On se propose d'examiner, à partir de leur vocabulaire, les prédictions qu'offre l'*Almanach supputé sur le méridien de Liège par maître Mathieu Laensbergh*, pour une période allant des derniers soubresauts de la crise janséniste, dans la première moitié des années 1730, à la fin de l'épisode qui marqua l'irruption des Lumières dans la principauté de Liège. Une solide tradition veut que le philosophisme y ait fait son entrée avec l'établissement du *Journal encyclopédique* de Pierre Rousseau, publié sur les bords de la Meuse de 1756 à l'été 1759¹. H. Francotte, de tendance catholique conservatrice, écrit que "le voltairianisme s'empara de l'ancienne société par surprise", se présentant, "à son insu sans doute, sous des dehors trompeurs". J. Küntziger, en militant rationaliste et progressiste, ne conçoit guère autrement l'introduction de la pensée nouvelle dans un Etat ecclésiastique longtemps préservé du changement par la pesanteur de l'autorité, même si l'auteur se montre plus prudent – ou plus vague – dans le tableau qu'il dresse de l'état moral des Liégeois vers 1750 :

... les études littéraires et scientifiques étaient tombées dans une décadence profonde. Et comment en eût-il été autrement dans un pays gouverné par un évêque et une armée de prêtres et de moines qui avaient intérêt à entretenir le peuple dans l'ignorance, qui dédaignaient la science comme une vaine superfluité, qui repoussaient la philosophie comme dangereuse pour la foi, qui éloignaient de leur troupeau avec un soin jaloux tout ce qui pouvait porter atteinte à leur autorité, et formaient comme un cordon sanitaire autour de la population pour empêcher l'introduction des idées nouvelles ? (...) Ainsi tout languissait, tout dépérissait, le pays semblait s'acheminer vers une décadence irrémédiable, et l'on avait déjà dépassé la première moitié du XVIII^e siècle. Cependant vers cette époque les doctrines des écrivains français avaient commencé de pénétrer en Belgique et principalement dans la principauté de Liège. Il ne pouvait pas en être autrement. Les relations continuelles que les Belges avaient avec leurs voisins du Midi devaient finir par les initier aux idées qu'on discutait alors à Paris et dans toute la France.

La présente enquête n'a pas la paradoxale prétention d'invoquer un almanach populaire pour contester le principe du choc culturel provoqué par l'arrivée de Pierre Rousseau. Ecrits au XVIII^e siècle, les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du pays et du diocèse de Liège* de François Delvaux, doyen de la collégiale Saint-Pierre, confèrent à l'épisode une importance majeure (même si le récit, dans le manuscrit de l'Université de Liège, se trouve curieusement déplacé vers la chronique des années 1740)². La fabrication du *Journal encyclopédique* fut ressentie comme une provocation inédite par le clergé, qui, trop confiant, n'avait peut-être pas perçu sur le coup les effets d'un mouvement critique voire d'un mécontentement public notamment liés aux événements, locaux ou internationaux, des vingt dernières années.

C'est l'éventuelle émergence de ce mouvement qu'on a ici considérée. Le projet impliquait la prise en compte d'une période suffisamment longue, c'est-à-dire remontant au delà de la guerre de Succession d'Autriche des années 1740. On ne s'est pas assigné pour point de départ une date très formelle, laquelle a été en partie dictée par l'état des collections de l'almanach conservées à l'Université de Liège³. Ce point de départ a aussi paru convenable dans la mesure où l'inventaire statistique vise d'abord le domaine de la religion et des références à la piété – ou au déclin de celle-ci. On a par ailleurs arrêté l'enquête après le passage de Rousseau. Ce qui suit pourrait ainsi se présenter comme préface à l'étude d'une autre publication "populaire", la *Gazette*

¹ Cf. J. KÜNTZIGER, *Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes français en Belgique, au XVIII^e siècle*, Paris : Sandoz et Fischbacher, 1879, 9 sv. ; H. FRANCOTTE, *La propagande des Encyclopédistes français au pays de Liège (1750-1790)*, Bruxelles : Hayez, 1880, 31 sv. ; R. MORTIER, "Le siècle des Lumières au pays de Liège, de Namur et de Hainaut", *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres, arts, culture*, dir. R. Lejeune et J. Stiennon, Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1978, II, 74 sv. ; A. VANDEGANS, "Introduction aux lettres françaises", *Le siècle des Lumières dans la principauté de Liège*, Liège : Musée de l'Art wallon et de l'Evolution culturelle de la Wallonie, 1980, 21 sv.

² Bibl. de l'Univ. de Liège, ms. 1020, t. VI.

³ Celle-ci possède une série relativement continue à partir de 1734, laquelle a été complétée par des exemplaires conservés à la Bibliothèque centrale de la Ville de Liège.

de Liège, qui répercute l'évolution du livre et de la lecture à partir des premiers numéros conservés, soit en 1759⁴.

Il peut paraître arbitraire et finaliste d'avoir envisagé en parallèle un second champ lexical centré sur l'idée d'ordre public. Considérer le "remue ménage" social, ainsi que l'appelle parfois l'almanach, comme lié d'une manière ou l'autre à l'état des esprits en matière religieuse, n'est-ce pas une fiction rétrospective? N'est-ce prêter au "peuple", à ce "menu" et pauvre peuple des Lumières – dont, au reste, on connaît assez bien les conditions d'existence à partir de 1730⁵ – une inimaginable capacité de critique et de transposition dans l'action? Des travaux déjà anciens sur "l'affaire Bassenge-Raynal" et sa répercussion dans la chanson dialectale paraissent au contraire montrer une certaine infiltration de "Lumières diluées" au sein du plus grand nombre. Encore fallait-il essayer d'éviter les pièges de la téléologie en laissant largement ouverte la possibilité de relations diverses et mobiles entre action sociale et croyance.

1. DEUX CRISES DES ANNEES TRENTE : JANSENISME ET EDUCATION

Année Termes	34	35	36	37	38	39	40	41	42	44	45	46	47	48	49	50	51	52	54	56	57	58	59	60	61	63
Dieu		1		2	1	1	2	1	1	1	2	3	6	2	1	1	4	4	2	2	3	4	4		6	3
religion	3	1			2		1						2				1	1	1		2	2		1	1	
foi, dévotion				1									1				1				1	2	1	1		
prières publ.																									1	1
Eglise	3												1				1		1		2			1	2	1
moines																						1				
vérité, erreur	3	1										1	1						2							
nouveauté	1				1			1		1		1					1	2	1			1	1	1		1
libertinage		6				1												1	1		1				1	3
mauvais esprits																					1					
impiété																					1					
libertins																									1	
écrits scandal.											1								1			1				2
fanatisme																							1			
superstition																										3

Ce tableau synthétise les occurrences, par année, de termes relatifs à la religion, en commençant par ceux qui désignent Dieu ou l'évoquent par des équivalents et dérivés (*le Seigneur, le Ciel, le Souverain Modérateur*, etc.). Le chiffre indique le nombre d'occurrences. On n'a pas cru nécessaire de les détailler davantage dans la mesure où la plupart des passages les plus significatifs sont mentionnés et localisés ci-dessous (on donne la date et le mois concerné par la prévision). Une annexe reproduisant la totalité des passages référencés eût été particulièrement fastidieuse, par exemple, dans le cas des mots qui désignent Dieu, où l'emploi relève souvent de la formule toute faite. Celui-ci est en effet assez régulier – mais pas totalement rituel – à la fin des prédictions pour l'année, dans cette sorte d'envoi où l'astrologue s'adresse au lecteur et exprime un souhait en espérant qu'il sera exaucé par le seul qui ait pouvoir absolu sur l'avenir. La tournure et la fréquence des invocations peuvent cependant être suggestifs, en contexte.

Plus intéressants sont les mots de *religion, piété, foi, dévotion, Eglise* et assimilés, qui forment un premier groupe, et ceux qui expriment un écart par rapport aux valeurs traditionnelles. La gamme lexicale traduisant ces deux versants d'une même réalité est large et prête souvent à l'incertitude. Elle s'étend du combat pour la *vérité* ou contre l'*erreur* à la dénonciation du *libertinage*, en passant par l'attitude prise face à la *nouveauté*, aux *réformes*. On sait combien le terme de *libertinage* et sa famille balancent à l'époque entre domaine moral et registre intellectuel. Il est souvent difficile d'apprécier s'ils visent la *licence* des mœurs, un affaiblissement de la *vertu* ou un affranchissement plus conscient, plus raisonné de l'autorité traditionnelle. Au reste, tous ces mots, de même qu'*impudence, indiscipline, insolence*, peuvent se charger d'une idée de désordre et entrer dans le second champ d'enquête, ou au contraire caractériser, comme ils le font volontiers, une contestation ou dissidence de type proprement religieux. On a aussi fait une place à quelques termes dont l'occurrence, en contexte, a semblé significative, comme *moines, fanatisme* ou *superstition*.

⁴ D. DROIXHE, *Le marché de la lecture dans la Gazette de Liège à l'époque de Voltaire*, Liège: Vaillant-Carmanne, 1995.

⁵ N. HAESSENNE-PEREMANS, *La pauvreté dans la région liégeoise à l'aube de la révolution industrielle. Un siècle de tension sociale (1730-1830)*, Paris : Les Belles Lettres, 1981,

En abordant la lecture du tableau, il faut constamment tenir à l'esprit le fait que l'almanach formule ses prédictions d'une manière extrêmement allusive, sybilline : c'est bien sûr la condition majeure d'une prévision qui a quelque chance de se vérifier. En principe donc, le discours du pronostiqueur n'évoque que de façon très générale les circonstances historiques du moment ou, quand il s'agit de domaines dans lesquels l'intervention est plus délicate, plus risquée, il laisse le contexte dans la pénombre. C'est notamment le cas du domaine religieux. Quand son lectorat est soumis à la pression de la guerre, Mathieu Laensbergh ne peut éviter d'inscrire dans celle-ci sa vision de l'avenir. En matière de politique ou de foi, il connaît les limites de sa liberté d'imagination.

Si l'on considère les premières années de la période envisagée, on constate une première particularité, par rapport aux décennies 1740 et 1750. On y parle relativement peu de Dieu, mais beaucoup de l'*Eglise*, de l'*erreur* et de *libertinage*. Il y est question d'une "nouveau" qui revêtira la forme d'un affrontement "entre gens d'Eglise", d'une "dispute Ecclésiastique", de type de celles "qui ne devoient qu'occuper les Ecoles et les Sçavans" (1734, 4, 7, 8). Une "erreur" donnera lieu à un "parti", à des fidèles "opiniâtres" et rebelles (1734, 8, 12). Tout ceci renvoie évidemment au jansénisme et à l'affaire des convulsionnaires de Saint-Médard. Dès son arrivée au pouvoir, le prince-évêque régnant, Georges-Louis de Berghes, avait dénoncé la "fausse science" et les "machinations secrètes" des novateurs⁶. Leur littérature fut condamnée par divers mandements, en 1732-33. Le Père Bougeant fit alors imprimer sous l'adresse de Liège ses comédies satiriques : *La femme docteur, ou la théologie tombée en quenouille, Le saint déniché, ou la banqueroute des marchands de miracles, La femme docteur vengée*. On mentionne même l'existence, en janvier 1733, d'une gazette du parti imprimée dans la principauté.

Y a-t-il un rapport entre ces événements et la montée d'occurrences des termes relatifs au *libertinage* ? L'almanach préconise de "reprimer assez-tôt" celui de "de la populace", qui est devenu "trop grand" (1735, 3, 5, 7). Difficile de dire de quel côté on se trouve de la frontière entre domaine religieux et domaine politico-social. Plus explicites sont les prévisions qui mettent la montée de la "licence" au compte "du peu d'éducation que les peres et les meres ont, et par consequent du peu qu'ils en donnent à leurs enfans" (1735, 11). "Anciennement les Peres rendoient leurs enfans sages en les châtiât, aujourd'huy ils les perdent par le trop d'indulgence et d'amitié aveugle" (1736, 1). La chronique de Daris rapporte les tensions qui affectèrent dans les années 1730 l'enseignement liégeois, à un moment où les jésuites wallons voyaient leur primauté – qui était privilège en matière d'enseignement de la dialectique – concurrencée par d'autres écoles, particulièrement le collège des jésuites anglais⁷. Les statuts respectifs durent être renouvelés en 1732 "parce qu'ils n'étaient pas bien observés", puis en 1739. Daris conclut par cette péripiétie pour le moins piquante :

A cette dernière époque, les élèves de poésie et de rhétorique, qui s'étaient mutinés contre leurs professeurs, se rendirent au cours de philosophie qu'un certain Cholet donnait à Liège. Le recteur Georges Deschamps et le préfet A. Bauchaux s'en plainquirent à l'évêque. Leurs plaintes furent accueillies. L'évêque ordonna à Cholet de fermer son cours...

2. LES PAUVRES IDIOTS ET LE RAISONNEUR (1740-1750)

Destinée au plus grand nombre, la pronostication se veut donc un discours supérieur aux supputations et commentaires d'actualité auxquels se livrent le vulgaire, les "personnes oisives". Les almanachs pour 1734 et 1735 sont particulièrement riches en traits décochés contre les colporteurs de nouvelles incertaines – parfois si vite déformées qu' "au bout de vingt quatre heures [elles] ne seront plus reconnaissables" (1745, 5) – mais aussi contre les prétendus *raisonnements* que s'autorisent certains. "Que de contes en l'air, que de chateaux en Espagne seront faits par l'ignorant et le menu peuple cette année, comme les précédentes" (1735, 1). "On debitera beaucoup de nouvelles le plus souvent accompagnées d'un *dit-on*, d'un *si* ou d'un *mais*" (1735, 2). "On entendra force raisonnements qui quoy qu'absurdes trouveront des partisans capables d'induire le peuple à la crédulité qui pourra introduire quelque nouveauté tant de Religion que de gouvernement" (1734, 7). D'emblée, l'éveil d'un bon *raisonnement* est corrélé à une mise en cause de la culture des masses, de leur *crédulité*. Tel est en quelque sorte le portique par lequel entre la Raison.

Celles-ci apparaissent foncièrement incapables de jugement, ou n'ayant aucun droit à en porter sur les affaires du monde. "Pauvres idiots", s'exclame Laensbergh à l'adresse de ceux qui ont un avis sur les finances du royaume : "dequoy vous mêlez-vous de vous ingerer dans ces disputes" ? "Vous ressemblez au chien qui

⁶ J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège (1724-1852)*, Liège : Verhoven-Debeur, 1868, I, , 59 sv.

⁷ DARIS, 74.

aboie, parce que les autres le font ” (1734, 3). “ Certaines disputes qui ne deveroient qu’occuper les Ecoles et les Sçavans, seront agitées par la lie du peuple et par les fileuses ” (1734, 8). L’almanach avait prévenu les ignorants : “ Temeraire que vous êtes ; il vous appartient bien de vouloir donner la Loix à des têtes au dessus de vous ” (1729, 8). Ainsi apparaît au début des années quarante une figure d’avenir, encore stigmatisée mais bientôt ambiguë : “ Nombre de *raisonneurs* [c’est moi qui souligne] debitteront leurs avis ; mais la politique des Cours n’est point à portée de leurs esprits ” (1742, 12). Il faudra que ce spectateur critique s’affranchisse de l’appartenance au peuple pour que sa voix reprenne aussitôt à son compte, en “ philosophe ”, dans la parole unificatrice de Laensbergh, les déplorations, réclamations puis revendications qui constituent le discours le plus constant de l’almanach. Celui-ci rend solidaires les dénonciations du malheur et de la crédulité.

La dialectique travaille à vif dans les années quarante. D’abord en dénonçant cette crédulité. “ On verra dans les Aïrs et sur la terre des meteores extraordinaires, dont les esprits foibles prendront l’épouvante ” (1741, 3). “ Quelques meteores extraordinaires vont donner sujet de speculation aux savans d’un Pays, et sujet d’étonnement au peuple ignorant ” (1742, 7). “ Des peuples se croiront menacés de grandes calamités par les présages d’un Phenomene qu’ils auront vû ” (1744, 4). Singulier double langage : l’almanach annonce et dénonce le merveilleux. La prédiction multiplie les “ prodiges ” (1745, 3 ; 1746, 6), les “ signes ” et “ apparitions en l’air ” (1746, 1, 7 ; 1747, 7), les maladies “ inconnues ”, “ différentes et peu connues des medecins ”, obscurément “ contagieuses ”, “ épidémiques ”, “ pestilentiellles ” (1738, 10 ; 1741, 3 ; 1744, 10 ; 1745, 1, 3, 10 ; 1747, 8, 9 ; 1748, 8). L’almanach alimente l’attente de l’inouï qui affole les cerveaux . “ Le courant de ce mois apprendra des choses qu’on ne se seroit jamais imaginées ” (1745, 4). Parviendra-t-on à “ ôter à des entreprises étranges une partie de ce qu’elles ont d’affreux ” (1745, 8) ? Et il met en garde contre eux-mêmes les “ esprits foibles ” qu’une prédiction pour janvier 1741 – autre jalon lexical, au seuil de la décennie – oppose aux “ gens éclairés ”. “ Le commencement et une grande partie de cette année seront fertiles en nouveautés, mais il n’y a que les gens éclairés qui seront capables de discerner juste ” (1741, 1).

L’homme *éclairé* de 1741, le *raisonneur* de 1742 trouvent manifestement matière à discourir de certaines *nouveautés* dans cette décennie qui suggère à Mathieu Laensbergh des sentiments contrastés et même quelque peu contradictoires. La guerre est revenue, à propos de la succession d’Autriche. Elle arrête les troupes du Maréchal de Saxe sur les hauteurs de Liège à l’automne 1746. Les prédictions pour 1742 annonçaient : “ Un peuple trop accablé d’impositions tachera de secouer le joug, ou plutôt la tyrannie de son Souverain ” (1742, 5). A celle-ci succédera la “ tyrannie des soldats ” (1745, 1). Les “ désolations et calamités ” seront imputées aux “ enfans de Mars ” (1746, 1). Le discours sur la dureté de la vie quotidienne s’enflamme, avec de nouveaux mots et des accents quasi voltairiens. Combien de temps la “ haine mutuelle ” portera-t-elle les hommes “ à s’entredévorer plus rapidement et plus inhumainement ” que jamais ” (1747, 1) ? On peut parier, à l’aube d’une nouvelle année, que “ les maladies et la mortalité n’empêcheront pas l’imbecillité du genre humain de s’apprêter à s’entredétruire encore plus furieusement... ” (1747, 3). On réclame un discours “ sincère ” sur cette paix qui est “ tant désirée de la plupart, mais toujours éloignée et éludée d’ailleurs ” (1748, 2). Voilà qui fournirait une plus sûre “ matiere de raisonnement aux amateurs ” (1748, 4).

Une autre “ matiere de raisonnement ” est procurée aux “ amateurs ” pendant ces années de guerre. La littérature officielle nous l’indique. En février 1749, le prince-évêque signe un édit imposant aux libraires de présenter aux supérieurs ecclésiastiques la liste des ouvrages en rayon, d’ouvrir à la visite “ tout envoi de chez l’étranger ”, de ne rien vendre sans licence, etc. Sont particulièrement condamnés “ tous livres où se trouveroient des peint(ur)es lascives et obscenes ” : “ 1^{er} les trois imposteurs. 2^o L’Hommes machines. 3^o Les mœurs. 4^o L’Histoire du prince appius, L’Aretin et autres œuvres aussi tenebreuses et diaboliques ”⁸. On peut penser que la présence à Liège des troupes françaises et plus généralement l’ampleur de la confrontation culturelle ont, comme souvent en période de guerre, joué un rôle décisif dans l’apparition de ces mauvais livres. Ceux-ci ont volontiers suivi armes et bagages. De manière significative, l’almanach prévoit sobrement, pour 1745 : “ Libelles diffamatoires ” (11), ce qui ne désigne pas encore explicitement l’édition libertine. Il faudra attendre 1753 pour que la menace se précise. En attendant, l’almanach se borne à observer que les “ esprits s’étourdissent ” et que pointe à l’horizon de 1749 une autre “ guerre ” : “ parmi des Gens de Lettres ” (5). N’est-ce pas d’ailleurs l’approche de celle-ci que manifeste en réaction une nouvelle exaspération de la foi ?

3. LA MOBILISATION PIEUSE

Comment expliquer la fréquence, entre 1745 et 1750, de la référence à *Dieu*, en contexte formulaire ou dans des supplications qui se font de plus en plus longues ? L’imprécation contre “ l’imbecillité ” destructrice

⁸ DEVAULX, 174 v°.

“ du genre humain ” commence dans le langage de l'*humanité* et s'achève en prière. Le malheur continuera “ si la Divine Providence ne force enfin misericordieusement les hommes d'accepter sa paix, qu'ils s'opiniâtrent si orgueilleusement à rejeter en la lui demandant tous les jours ” (1747, 3). “ Et quand le Ciel favorise un Peuple, que de reconnaissance ne lui doit-il pas ? Mais le plus souvent que d'ingratitude ! ”. La vieille culpabilité fait retour: nos maux sont dus à “ nos péchés ”, que cachent mal les démonstrations de “ dévotion extérieure ” (1747, 5, 12 ; 1748, 2) Il faut mieux montrer sa foi, mieux implorer celui que la contamination du langage terrestre et militaire désigne maintenant comme le “ Souverain Mediateur ”.

“ D'ailleurs la persécution des Fideles Chretiens sera cette année autant en vogue que jamais, par les pratiques des Heretiques qui semblent vouloir confondre et bouleverser tout droit divin et humain. On fera cependant de grandes Solemnités et réjouissances en action de Graces à Dieu pour quelques bonnes nouvelles ” (1747, 1).

“ On avancera diverses Propositions par l'entremise de quelques Mediateurs, pour tâcher de faire une fin à tant de maux qui affligent l'Europe : daigne le Souverain Mediateur y mettre sa benediction, et détourner par sa grace tous les autres maux dont nous sommes encore menacés, et que nous attirons par nos pechés. Enfin, Dieu veuille dans sa misericorde avoir pitié de la foiblesse au genre humain, le regarder d'un oeil favorable et lui accorder sa *Paix* ” (1747, 12).

Celle-ci est devenue l'attribut majeur de la divinité, ce qui la caractérise désormais grammaticalement :

“ De même que la moindre bluette de feu négligée a souvent occasionné de grands embrasemens, un petit differend entre des particuliers menace deux Etats d'une confusion générale, si le Dieu de la paix n'intervient, et n'y repand son esprit de conciliation ” (1752, 5)

Il faut, à l'instar de tel grand personnage qui verra sa confiance trahie, ne “ mettre ses espérances qu'en Dieu seul ” (1749, 5). Lui seul peut nous préserver “ d'incendies ” (1750, 6), “ de la visite des Enfants de Mars ” (1751, 5), “ de divers embrasemens ” (1751, 10), du “ tremblement de terre ” (1752, 9) – invocations qui ne prennent pas place, on le remarquera, dans l'adresse finale au lecteur, pour décembre. Le Seigneur est plus malin que les “ Politiques ” (1751, 12), “ plus efficace que toute la science d'Esculape ” (1752, 2). Le reconnaître, le célébrer promet un “ nouveau triomphe pour l'Eglise ” (1751, 8).

La mobilisation pieuse, on l'éprouve à la lecture des autres prévisions, est moins unanime que ne le voudrait le pronostiqueur. Derrière la façade, on sent la fragilité de l'Eglise, de sourdes menées, encore mal définies : une “ menace ” de “ dissensions ”, de “ divisions intestines ” (1754, 4, 12). A la fin de 1755, mettant par écrit ses visions, le rédacteur de l'almanach livre pour la dernière fois une de ces longues exhortations dont il était devenu coutumier depuis quelques années.

“ Enfin tant de vicissitudes en ce monde devroient nous faire une fois connoître et considerer le néant des choses humaines, combien elles sont peu devant Dieu, qui établit, qui change, qui renverse suivant qu'il lui plaît les Empires et l'universel état de ce monde. C'est pourquoi ne cessons d'adorer cette Providence, afin que la paix éternelle soit la fin de nos travaux. *Amen* ” (1756, 12).

Ce dernier assaut d'éloquence sacrée se voulait sans doute à la mesure du danger qui menaçait la foi publique. En un sens, il venait déjà trop tard. Au même moment, Pierre Rousseau s'apprêtait à lancer le *Journal encyclopédique*, dont le premier numéro est de janvier 1756. L'écart entre le plaidoyer chrétien de Laensbergh et l'atmosphère intellectuelle du pays s'était creusé d'un coup. Le ton de l'almanach allait se faire plus tranchant et son langage en même temps plus ambigu.

4. L'AVENEMENT DES LUMIERES : COMBAT ET CONTAMINATION

La première prédiction pour janvier 1752 apporte, avec son laconisme habituel, une nouveauté dont la portée, la résonance au point de vue des mentalités, est sans doute considérable. Cette annonce inédite tient en trois mots : “ Nouvelle Piece au Théâtre ”. Il serait vain, et même erroné, vu le public international visé par l'almanach, de vouloir accrocher l'information à une quelconque réalité locale. Liège avait son théâtre, la *Barraque*, depuis les années trente. Le tournant de l'an, avec ses fêtes, constituait un moment d'intense activité dramatique (comme le montre la *Gazette de Liège*). Mais l'intérêt pour la scène que manifeste le *Laensbergh* prend évidemment un sens plus général et dépasse le cadre principautaire. Cet intérêt se confirme en 1754 (“ Piece nouvelle au grand Théâtre ”, 9). L'année précédente, à Liège, “ plusieurs jeunes seigneurs et dames de la

Cour” étaient montés sur les planches pour l’anniversaire de l’élection du prince-évêque et le comte Charles de Horion lui-même, “neveu du grand maître”, avait tenu le rôle du *Français à Londres* de Boissy⁹.

Comme toujours, l’almanach souffle le chaud et le froid. Dans un style très rousseauiste, il fait voisiner l’amusement théâtral et un “mauvais usage de la prospérité”, rendue responsable d’avoir “amolli, enervé l’ancienne vertu” (1754, 7). De là un certain “dérèglement des mœurs” (1752, 12), propice aux entreprises de “boute-feux” excitant des “émotions populaires”, mais “qui en payeront la folle enchère” (1752, 4). Les affaires de l’Orient – sur lesquelles il s’étend de plus en plus complaisamment : diversion ? – n’empêcheront pas le retour de la dure réalité, qui risque de tenir en un leitmotiv : *sédition* (1752, 9 ; 1754, 3).

L’année 1754 voit dès lors la réapparition, bientôt massive, d’un agent de discorde dont il n’avait plus été question depuis que les troupes du roi de France avaient introduit dans le pays de Liège les “mauvais livres”, avec armes et bagages. On annonce : “Ecrits supprimés” (1754, 4). S’agirait-il d’une production du cru ? On a suggéré que la typographie avait peut-être suivi le mouvement imprimé par la guerre de Succession d’Autriche et le casernement liégeois des troupes étrangères : en témoignerait l’édition originale du *Code de la nature* de Morelly donnée en 1753 par Jean-François Bassompierre, pionnier de la propagande “philosophique” à Liège¹⁰. A la veille du lancement du *Journal encyclopédique*, l’almanach prévoit à bon droit : “Les Partisans de l’erreur donneront beaucoup de scandale à l’Eglise” (1756, 2).

Dès la première parution du *Journal*, il devint clair que l’on n’était plus face à une crise localisée de l’autorité, à des bavardages oiseux, mais à un mouvement de sape généralisée. Comme l’a noté G. de Froidcourt, Rousseau fait d’emblée “éclater son admiration pour l’*Encyclopédie* et pour les Encyclopédistes”, en rendant compte d’ouvrages de Diderot et Voltaire, lequel félicite le journaliste des “progrès” que fait la publication¹¹. Le 31 décembre 1756, le Conseil de la cité ordonnait que soient déposés à la bibliothèque de la ville les huit volumes reliés du *Journal*. Les amis de la religion venaient quant à eux d’y découvrir deux articles sur l’éclectisme et l’immortalité de l’âme. On intervint auprès du grand prévôt pour que le périodique soit supprimé ou soumis à la censure. C’est le moment où le rédacteur de l’almanach compose le petit livre à paraître. Sa prédiction pour janvier, celle, peut-on imaginer, où il met d’abord ses préoccupations du moment, annonce : “On peut éteindre le plus grand incendie ; mais comment prétendre arrêter le torrent d’un débordement ? Qu’il passe. Peuple dans une extrême inquiétude. Entreprise téméraire contre la Foi publique. Ecrits séditeux” (1757, 1). Crise intellectuelle et trouble populaire sont désormais perçus comme étroitement solidaires, indissociables, menant à un seul et même projet de véritable “révolution” de l’autorité. Il convient donc à présent de faire retour sur le langage évoquant les variations de la crise sociale depuis le début de la période envisagée. L’inventaire des mots relatifs à l’ordre public et à ses perturbations donne lieu au tableau suivant.

⁹ DEVAULX, 103 r°.

¹⁰ D. DROIXHE, “Voici un livre qu’on dit imprimé à Liège : Le *Code de la nature* de Morelly”, *Revue d’hist. littéraire de la France* 96/5, 1996, 943-65.

¹¹ G. DE FROIDCOURT, “Pierre Rousseau et le *Journal encyclopédique* à Liège (1756-1759)”, *La Vie wallonne* 27, 1953, 179.

	34	35	36	37	38	39	40	41	42	44	45	46	47	48	49	50	51	52	54	56	57	58	59	60	61	63
trouble(s)	1	1	2			1	2		1	1		1	1	1			1	1	2					2		1
désordre(s)		2	3					1				1					1		2			1	1	1		1
révolution		1			1						1					1		2	1						2	
combustion		1									1	1				1				1					1	
secouer (domination, etc.)		1	1		1				1																	
soulèvement			1			1	1		1			1									1					
émeute			1								1															
émotion												1						1		1						
agitation												1											1			
sédition						1								1	1				1							
séditieux	1	1																			1	1	1			2
rebellion							1																			
bouleversement général														1		1			1							
peuple en crise																									1	
murmure																							1			
rumeur																							1			
éfronterie publique																				1						
tumulte																	1									
sujets rebelles																		1								
mutins		1																1								
révolte																	1									
[vengeance]																					1					
vagabond				1											1								1	1		
fainéant																			1				1			
boutefeux																		1								
vermine																							1			
vol, voleur, brigand								1					1	2	1	1		1			1	1	2			1
scélérats													1			1										
crime													1				1			1			2			1
incendiaires																1						1		1		
faux monnayeurs																	1									
	34	35	36	37	38	39	40	41	42	44	45	46	47	48	49	50	51	52	54	56	57	58	59	60	61	63

4. DES TROUBLES DE POLOGNE A LA REBELLION LIEGEOISE DE 1739

Les mots de *trouble(s)*, *désordre(s)* et *combustion* sont les plus généraux pour désigner une agitation qui peut avoir des causes très disparates : la mort d'un grand personnage (1734, 5 ; 1735, 1), "un secret divulgué" (1736, 1), le "point d'honneur" (1736, 5), le manque "d'éducation" des parents et des enfants (1735, 11), un sentiment "entêté et capricieux" (1739, 10), "de vieilles prétentions" (1747, 8), etc. A côtés des troubles désignés de manière sybilline, certains sont plus précisément mis au compte de la guerre, en particulier de l'établissement de quartiers d'hiver (1735, 4 ; 1736, 7). La guerre de Succession de Pologne a en effet éclaté à la fin de 1733. La principauté de Liège jouit d'un traditionnel statut de neutralité qui la dégage en principe du conflit entre la France et l'Empire. Mais la réalité, non moins traditionnelle, est bien différente. En dépit des efforts consentis par les autorités pour éviter le "passage innocent" des belligérants, des troupes allemandes et danoises n'en prendront pas moins leurs quartiers d'hiver dans la cité mosane, à la fin de 1735. Une chanson populaire en dialecte commentera le casernement sur le mode plaisant¹². Pour s'acquitter de la contribution de guerre, la principauté lèvera au printemps suivant une capitation spéciale dont sont exonérés les "pauvres mendiants"¹³. Comme par avance, l'almanach soupçonne ces militaires de se montrer un peu brutaux. "L'indulgence d'un commandant rendra ses troupes insolentes tant à son égard qu'à l'égard du pays où elles se trouveront" (1735, 11).

Parmi les mots qui expriment l'idée de désordre public, celui de *révolution* paraît régulièrement employé dès le milieu des années 1730, mais souvent dans des formules auxquelles le laconisme et l'application à des pays étrangers ou éloignés enlèvent une grande partie de leur poids, sinon toute portée véritable : "Grande révolution dans les pays Septentrionaux", chez des "peuples orientaux" ou "dans des Etats lointains" (1735,

¹² *Les Danois*, "pasquille" attribuée au chanteur de rue Mathieu Moreau, dans BAILLEUX et DEJARDIN, *Choix de chansons et poésies wallonnes*, Liège : Oudart, 1844, 113-15.

¹³ HAESSENNE-PEREMANS, 185-86.

5 ; 1752, 8 ; 1761, 3), “ Grande révolution ” (1750, 10), “ Révolution surprenante ” ou qui “ surprendra l’Univers ” (1752, 1 ; 1754, 11). En un sens, le lapidaire “ Révolution ” d’octobre 1761 suggérerait que l’état de trouble n’a précisément plus rien d’étonnant, à ce moment, et qu’il a pris la forme d’une menace ordinaire.

Si *révolution* apparaît comme un terme assez neutre, une expression s’impose, dans un premier temps, pour désigner la révolte du “ peuple ”. Celui-ci, “ mal-traité ”, “ accablé d’impositions ” “ tâchera de secoüer ” ce qui fait sa misère. La manière dont l’almanach exprime cet objet d’exécration varie, ou change selon le moment : les “ loix ” (1735, 4), un “ joug ” (1736, 4), “ une domination trop rude ” (1738, 7), “ le joug, ou plutôt la tyrannie de son Souverain ” (1742, 5). On voit comment le caractère oppressif de la “ loi ” ou de l’autorité se dévoile progressivement. C’est qu’entretemps se sont produits des événements particulièrement graves, qui ont dû modifier la perception du rapport entre le peuple et le pouvoir, peut-être même à l’insu du pronostiqueur, lequel n’en restera pas moins fidèle à sa philosophie punitive, comme on va le voir¹⁴.

La guerre de Succession de Pologne se termine à l’automne 1738 par la paix de Vienne. Cette année-là, la récolte des grains “ a manqué ”. La courbe du prix du froment et du seigle s’élève : elle va conduire en 1739-1740 à l’une des grandes crises de subsistance du XVIII^e siècle, avec celles de l’hiver de 1709, de 1770 et de 1788-89¹⁵. On se souvient du “ pain de fougère ” auquel est réduit le paysan français en mai 1739, au témoignage du marquis d’Argenson. A l’automne de 1740, le carrosse du cardinal Fleury sera arrêté par deux cents Parisiennes criant “ Du pain ! du pain !... ” et le roi lui-même, traversant le faubourg Saint-Victor, entendra des lamentations à la place des habituels vivats, ce dont il sera bien “ mortifié ”¹⁶.

Envisageant l’année 1738, le pronostiqueur, on l’a vu, avait employé un nouveau langage pour prédire les effets d’une “ domination trop rude ” touchant à “ la cruauté la plus inhumaine ”. La même suite prévisible est annoncée, avec plus de saisissante sobriété, pour 1739. Il arrive un moment où l’opprimé n’a plus grand-chose à perdre. “ La crainte des maux ne suffira point à une nation soulevée pour rentrer dans ses devoirs ” (12). Au moment où d’Argenson écrit qu’on ne survit en province qu’en “ broutant l’herbe ” et où le duc d’Orléans pose sur la table du roi, au Conseil, le fameux “ pain de fougère ”, éclate à Liège, le 4 mai, ce que l’almanach lui-même appellera plus tard “ une émeute assés considérable ”¹⁷. Elle devait l’être en effet pour que l’astrologue, au récapitulatif des grands événements de l’année écoulée, lui fasse une place entre l’attente des couches de la grande duchesse de Toscane, partie en gondole à Pise et Livourne, et la ratification définitive, dont on parle tant à Versailles, de la paix de Vienne par les “ Rois d’Espagne, des deux Siciles et de Sardaigne ”. Cette émeute était sans doute “ excitée par la populace, sous prétexte de la cherté des grains et du pain ” :

on s’imagine cependant que le véritable motif du tumulte étoit un dessein formé de piller les maisons des Bourgeois ou gens aisés, le pillage étant une suite presque indispensable de ces sortes d’émotions populaires, et il est très rare qu’il n’en soit l’unique motif : les grains étoient assés rares, il est vrai depuis quelque tems dans les Pays-bas comme en plusieurs autres endroits de l’Europe où la récolte a manqué les deux Années dernières ; mais il paroît par les précautions que prit alors le Magistrat de Liège, de réduire de 17. à 13. liards le prix du pain pesant 4. livres en faveur des pauvres munis d’un certificat de leurs Cures, que le peuple de cette Ville ne se soit porté à la sédition que parce qu’il trouvoit la valeur de cette denrée fort au dessus du prix ordinaire : Quoy qu’il en soit la populace s’assembla dans un des quartiers, pilla les boutiques de deux Boulangers, les maisons de quelques marchands, et alloit se porter à ses excès ordinaires en pareilles rencontres lorsque quelques troupes, et les soins infatigables de M. Dejozé Mayor en feauté accompagné de ses Sergeants vinrent la dissiper. Elle se rassembla le lendemain prête à renouveler le trouble, mais le Magistrat avec le Mayor susdit par des mesures concertées ramenerent la tranquillité. On tua sur la place quelques-uns des mutins, d’autres furent blessés, et on en a arrêté plusieurs dont un fut pendu le neuf, et quelques autres ensuite. Les Bourgeois commencerent à monter la garde le 5. A 6 heures du soir à la maison de Ville, et à battre Patrouille toute la nuit, ce qui a été continué jusqu’au 22. Ceux qui ont été assés heureux pour s’échapper n’ont pas crû pouvoir trouver de sûreté que dans la fuite et sont sortis du Pays : On n’a pas laissé pour cela d’instruire leur procès, et de veiller s’ils auront la hardiesse de se

¹⁴ A l’égard des “ mutins ” tentés d’ébranler “ les loix qui les assujettissent à l’obéissance ”, il annonce en 1735 : “ leur impudence sera severement punie ” (4).

¹⁵ H. HASQUIN, “ Une ère de calamités publiques ”, *La Wallonie. Le pays et les hommes. Histoire, économies, sociétés*, dir. H. Hasquin, Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1975, I, 359-61 ; E. HELIN, “ La disette et le recensement de 1740 ”, *Ann. d’hist. liég.* 6, 1959, 443-77 ; HAESENNE-PEREMANS, 93 sv.

¹⁶ Cf. Fr. et J. FOURASTIE, *Les écrivains témoins du peuple*, Paris : J’ai lu, 1964.

¹⁷ *Almanach pour 1740*, fol. D1 sv. ; cf. DARIS, 110.

reproduire pour leur faire subir la punition qu'ils ont meritée. Et pour donner aux Bourgeois les moyens d'empêcher à l'avenir de pareilles violences, et mettre du moins leurs maisons et boutiques à l'abri du pillage ; on a publié une Ordonnance de Son Altesse Evêque et Prince, qui porte qu'au cas où des mutins attroupés voulussent forcer les portes et les fenêtres des maisons Bourgeoises, les voisins et autres venant au secours pourront faire feu sur les seditieux sans pouvoir être recherchés à ce sujet.

On a cité ce long texte (relatif à un chapitre d'histoire locale trop rarement évoqué par ailleurs) parce qu'il égrène une série de termes qui trouvent dans les prévisions pour 1739 et 1740 – encadrant l'épisode – leur correspondant, avec les premières occurrences de *sédition* et de *rebellion* associées au traditionnel *soulèvement*. L'événement est pour ainsi dire pressenti et répercuté. Encore sous le coup de celui-ci, l'almanach pour 1740 apparaît rempli de ses échos, directs ou indirects :

“ L'animosité d'un peuple attroupé sera plutôt une rebellion qu'une demande d'être soulagé ; la douceur et la liberalité assujettissent les plus opiniâtres ” (1740, 2).

“ Soulèvement inopiné dans un Canton, pendant que d'autres se flattent de jouir des douceurs de la paix ” (1740, 3).

“ La nécessité force les foibles à de grands excès, les prisons seront remplies de malheureux ” (1740, 4).

Il est frappant que ces extraits, comme d'autres concernant les premiers mois de l'année nouvelle, montrent plus de compassion voire d'indulgence que d'ordinaire envers les “ malheureux ” et leurs “ excès ”, que l'on gagne à ne pas punir trop durement. N'est-ce pas ce que suggère la sagesse populaire ? “ L'anguille nous échape souvent à force de la trop vouloir serrer ” (1740, 4). Mais le fait nouveau, ici, est peut-être dans la prise de conscience de l'étendue de la menace que représente l'extrême détermination des enragés. “ Un Prince a plus à craindre de son peuple que le peuple de son Prince ” (1740, 4). Formulation exagérée, provocatrice, sans doute, mais à la mesure de la radicalisation qui s'est faite jour. La crainte de la “ division dans un Etat ” devient hantise (1740, 4). Il faut d'urgence “ réunir les intérêts et les esprits ”, “ rendre la tranquillité aux peuples que les exactions, les impôts, les tailles et les contributions ont réduits à la misère ” (1740, 3, 10), malgré un ressentiment que l'on sent encore trop vif, chez “ des esprits trop aigris ” (1740, 5). A mesure que l'imagination du pronostiqueur s'éloigne du premier objet de ses réflexions, le souci de l'ordre reprend le dessus. L'almanach pour 1740 paraîtra mettre en garde les bonnes gens de Liège et d'ailleurs contre “ la malice de ces malheureux qui n'ont tâché de vous séduire que pour vous entraîner dans un borbier qui rend vôte ruine certaine ” (1740, 12).

5. EMEUTE, ETAT, COMMERCE : UN OPTIMISME PARADOXAL (1745-1755)

La première moitié des années 1740 apporte, lexicalement parlant, quelque répit. La courbe du prix du pain de froment ou de seigle retombe jusqu'en 1745. On dirait que le pronostiqueur profite de l'accalmie pour se pencher sur les “ subtilités de la politique ” (1742, 3). L'évocation de celles-ci ne sortent guère, on s'en doute, du domaine de l'anecdote. La prévision se concentre classiquement sur les relations du prince et de ses ministres ou “ Chefs de guerre ”¹⁸. L'almanach n'incrimine pas moins le premier que les derniers, une rhétorique conventionnelle enlevant à la critique beaucoup de sa signification¹⁹.

Le retour de la guerre, avec l'affrontement pour la succession d'Autriche, fait réapparaître dans l'almanach pour 1745 le terme d'*émeute*, tandis que la livraison pour 1746 introduit celui d'*émotion* et que les annonces pour 1748 et 1749 installent le danger de *sédition*. Une autre formule va fleurir désormais : celle du *bouleversement général*, que l'on tient bien sûr à distance en en menaçant telle nation indistinctement désignée –

¹⁸ Voir aussi 1740, 1, 8 ; 1744, 2, 6, etc.

¹⁹ Les souverains s'abandonnent à la “ basse flatterie ” des courtisans ou rejettent sur leurs ministres la responsabilité des “ troubles ” et “ malheurs arrivés à l'état ” ; on peut à coup sûr prédire que le “ mecontentement d'une nation, qui aspire à un soulèvement ”, ne produira qu'un “ bouleversement du ministère ” (1741, 6, 10 ; 1742, 2). D'un autre côté : “ Un Ministre se trouvera en but parce qu'on lui imputera tous les maux qui sont arrivés à l'Etat ” (1740, 8) ; “ Un Monarque de même que le peuple va éprouver que de la bonne ou mauvaise conduite d'un Ministre dépend un événement de grande conséquence ” (1741, 7) ; “ l'avidité et l'avarice qu'un homme préposé au timon des affaires de son Souverain, ne sauroit suffisamment cacher, vont ruiner le peuple sans enrichir son maître, il n'y a que lui qui s'en trouvera bien ; mais il ne jouira pas long tems de ses concussions ” (1742, 4).

pays que “ la division remplira d’horreur et de sang ” si “ on n’obvie de bonne heure aux troubles et seditions ” par “ la prudence d’un habile Magistrat ” (1748, 8 ; 1749, 12). Ces cinq années voient en effet remonter le prix des céréales et intervenir de nouvelles mesures pour combattre uniment les disettes, la mendicité, le vagabondage et le brigandage. Mais la courbe de la conjoncture économique montre l’élévation concomitante d’un autre paramètre : le commerce progresse. Comment ne pas lier ceci au paradoxe que présentent alors les prédictions ?

Au sortir de la crise de 1740, il était difficile d’accroître encore par celles-ci le désespoir de la population. L’almanach se doit d’annoncer des temps nouveaux. “ Il paroît que tout veuille concourir au rétablissement du commerce... ” (1741, 9). Malgré l’importation de la guerre à Liège et le renchérissement de la vie, un vent d’inhabituel optimisme souffle sur l’officine du *Laensbergh*. “ La moisson étant moyennement bonne, les bleds, nonobstant le ravage des soldats, seront en assez raisonnable prix ” (1746, 8). “. “ Il y aura grande abondance de bled et de vin ” (1747, 8). “ Belles esperances d’une abondante recolte, qui feront baisser l’excessive cherté qu’on a payé du bled ” (1748, 5).

Les mêmes années voient apparaître dans l’almanach un terme dont le marquis d’Argenson signale l’usage croissant dans le langage courant. Ses *Mémoires* notent en 1754 : “ L’on observe que jamais l’on n’avait répété les noms de *Nation* et d’*Etat* comme aujourd’hui : ces deux noms ne se prononçaient jamais sous Louis XIV, et l’on n’en avait seulement pas l’idée. L’on n’a jamais été si instruit qu’aujourd’hui des droits de la nation et de la liberté ”²⁰. Le tableau ci-dessous présente les occurrences d’*Etat* employé de manière abstraite et générale, c’est-à-dire en écartant celles où la prédiction vise non “ l’autorité souveraine qui s’exerce sur l’ensemble d’un peuple ”, mais un *Etat* déterminé, même si c’est de façon très allusive.

	34	35	36	37	38	39	40	41	42	44	45	46	47	48	49	50	51	52	54	56	57	58	59	60	61	63
l’Etat							1					2	1	1	1		2			1						1
un Etat							2									1							1			
les Etats											1															
intérêt public							1																			
bien public			1									1		1		1										
le public																1										

Le résultat de l’inventaire apparaît remarquable, non seulement par la confirmation que celui-ci apporte à l’observation du marquis d’Argenson, mais plus encore peut-être par le lien privilégié qui s’établit dans les textes entre l’*Etat* et le *commerce*.

“ Nonobstant les tempêtes et le gros temps les Armateurs courront les mers et feront des butins considerables, que bien des personnes intéressés à la cargaison des vaisseaux en seront désolées, ce qui occasionnera beaucoup de banqueroutes, et diminuera extrêmement le commerce, qui est le nerf des *Etats*, et qui ne se trouve d’ailleurs que trop affaibli par le peu d’attention qu’on a à le proteger ” (1745, 2).

“ Je plains fort les Marchands dont la fortune est exposée au gré des vents et des flots : l’*Etat* en souffrira, parce que le Commerce en est le nerf ” (1751, 2).

“ Eclipses notables dans le commerce : quand l’importance de cet objet n’est pas considérée par les Chefs du Pays, l’*Etat* court risque de tomber en décadence ” (1751, 4).

“ Loix fondamentales du commerce foulées aux pieds : c’est mal entendre le soutien de l’*Etat* ” (1756, 2).

Que le dynamisme commercial, au moment où s’écrivent ces dernières prévisions, soit en déclin ou au plus bas au pays de Liège et dans les provinces “ belgiques ” a pu rendre sensible l’expansion des années précédentes ; on dirait même que la violation des “ loix fondamentales ” qui animent les échanges est enregistrée par l’almanach, sans parler de l’ “ éclipse ” qu’il donne l’illusion d’annoncer. En contradiction, le développement du marché et le gâchis militaire devaient manifester plus que jamais l’absurdité scandaleuse d’un comportement de l’*Etat* qui sacrifiait les nouvelles chances de ce *bien public* dont les occurrences, au même moment, remplissent l’almanach.

²⁰ Cité dans *Les écrivains témoins du peuple*, 105.

5. LA VERMINE DU PEUPLE

Il est vrai qu'un champ de termes presque absent des livraisons qui précèdent la "période liégeoise" de la guerre de Succession d'Autriche fait alors une apparition massive. On annonce pour 1747 des "scelerats attrapés", des "voyageurs en grand danger par le prodigieux nombre de voleurs qui infesteront la campagne" (1747, 1, 4). Aux "vols" dont la soldatesque se rendra inévitablement coupable s'ajoute la menace "redoutable" des "vagabonds et voleurs de grands chemins", "à la campagne comme à la Ville" (1748, 2, 6 ; 1749, 5). Les prédictions alarmistes ne fléchissent pas après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. "Quoiqu'on commence à jouir un peu des premiers temps de la Paix, il y aura néanmoins quelques Provinces qui n'en goûteront point la douceur par le nombre prodigieux des brigands qui infesteront les campagnes" (1750, 4). L'inflation du "crime" - parfois "énorme" - est spectaculaire, mais la scélératesse toujours punie (1747, 1 ; 1750, 10 ; 1751, 12). Celle-ci prend des formes plus précises : "incendiaires" (1750, 5), "faux monnoyeurs" (1751, 5). Alors se verront, poursuit cette dernière prédiction, de "cruelles exécutions".

Les almanachs pour la décennie 1750 ressassent les menaces de répression à l'adresse des auteurs de troubles, qu'ils soient protestataires ou "brigands". Les "boute-feux" responsables d'émotion populaire "en payeront la folle enchère" (1752, 4). "L'issue des revoltes est presque toujours malheureuse" (1751, 5). On magnifie la "fermeté héroïque" dont le pouvoir fait preuve en ces circonstances (1750, 3). Il arrive que le pronostiqueur renchérisse lui-même, de façon un peu dure, sur les mesures prises. "Admirable clemence d'un Prince envers des Sujets rebelles, auxquels la grace n'aurait dû être accordée qu'au prix pour le moins de la tête des plus mutins" (1752, 7). Mais comment "ramener le calme" dans un peuple "reduit aux dernières extrémités par la rage de la faim" ? Une "trop grande severité n'est pas toujours le plus sûr moyen de remédier aux desordres" (1752, 6 ; 1754, 2). On sait, au moins depuis la "rébellion" de 1739, jusqu'où peut aller la violence populaire.

La seconde moitié des années 1750 voit la réprobation s'étendre à un groupe social plus large et une nouvelle catégorie faire conjointement son apparition. Le maintien de l'ordre requiert un regain d'attention envers "fainéants" et "vagabonds", en même temps que l'autorité accentue la répression des délinquants de tous ordres (1756, 4 ; 1757, 7, 8 ; 1759, 5, 6, 12, etc.). Une prédiction de 1759, qui a davantage la frappe d'un slogan que d'un pronostic, est éloquente : "Dangereuse vermine dans un Etat, les fainéants, les débauchés" (1759, 6). La société se redéfinit non seulement face à ceux-ci mais par rapport à l'ensemble des perturbateurs. Les "honnêtes gens" seront ceux dont les "émotions populaires troubleront la tranquillité", ceux qui souffriront de "l'effronterie publique", des "effets dangereux de la légèreté du peuple", (1754, 6 ; 1756, 7, 8).

Seront pronostiqués d'incroyables actes d'"audace" de la part des "téméraires", des "ambitieux" - mots dont l'emploi général s'intensifie de manière frappante (1759, 4, 5, 7, 8). Quand il faut mettre le comble à l'inadmissible, l'almanach prédit : "Soulevement occasionné par de mauvais esprits : des femmes y auront leur part" (1757, 3). A un moment où le clergé liégeois se bat encore relativement seul contre le journal de Pierre Rousseau, protégé par le premier ministre de Horion, l'almanach peut annoncer pour 1758 : "Foudres du Vatican lancés contre la licence des Ecrits scandaleux" (1758, 11). Au mois de mars de la même année, le synode ecclésiastique adressera au prince-évêque une protestation solennelle qui restera sans effet mais sera relancée vers la Faculté de Théologie de Louvain. Ainsi orchestrée, la campagne poussera le *Journal encyclopédique* à quitter Liège pour des cieux plus cléments, pendant l'été 1759.

L'almanach ne cessera plus de dénoncer solidairement la "fureur d'une populace effrénée" et les "raisonnements" des "esprits brouillons" (1758, 10 ; 1759, 6 ; 1760, 5). "Il est à craindre que les factions et les sentimens divers, tant sur la Religion que dans les Loix, ne dérangent l'économie d'un Royaume" (1764, 2). La profusion d'"écrits séditieux", "scandaleux", fournira au "public" d'innombrables modèles pour invoquer "le prétexte de la conscience" (1759, 9 ; 1761, 2, 6 ; 1763, 1). Entre en scène cet acteur de la vie politique auquel s'adressera - plutôt qu'au prince - le bon droit quand il est foulé, comme chez Beaumarchais : le "public". "La lecture des livres pernicieux et séditieux déranger la conscience et la tête de beaucoup de gens" : "Triste scandale pour la Religion" (1761, 10 ; 1763, 3). La contestation, on le sent aussi, se généralise ou se banalise : "Quelle bizarrerie ! toujours se plaindre du Gouvernement ? Critiques, voyez à ménager vos propres affaires" (1764, 7).

Devant tant de têtes "dérangées", Mathieu Laensbergh, qui sait ménager la chèvre et le chou, donne en professionnel libre cours à son ambiguïté coutumière, qui prend pourtant un autre tour sous l'influence des Lumières. D'un côté, il grimace entre sagesse pateline et menace. "Pauvre peuple, prenez patience, ouvrez vos bourses : il vaut mieux se baisser, que de se casser la tête" (1756, 5). Aux "gens mal-intentionnés au

Gouvernement”, aux “fainéants” qui “s’émanciperont de vouloir jaser”, aux “séditieux”, il promet : “punition exemplaire”, “Exemple sévère, mais nécessaire pour la punition d’un crime, qui ne menaçoit de rien moins que d’un affreux desordre” (1756, 4 ; 1757, 10 ; 1763, 1, 8). La défaite des libertins n’est pas moins écrite dans les astres. “Quelle torrent d’éloquence [sic] paroîtra pour annoncer et prouver les verités de la vraie Religion ! les plus impies en seront confondus” (1757, 12).

Il y a pourtant un peu du langage de ces impies dans le ton de véhémence que prend la représentation des malheurs du peuple. L’almanach s’essaie à la rhétorique du sang, qui animera la pré-révolutionnaire *Histoire des deux Indes* de Diderot et Raynal. On prévoit que les mesures visant au “soulagement” général seront réduites à néant “par l’avarice de ceux qui ne vivent que du sang des misérables” (1754, 9). Mirabeau étrenne à la même époque l’image du “vampirisme” des financiers, que s’apprête à dénoncer en France une importante littérature clandestine. La chaîne des faits à venir se déroule selon une logique implacable, dépouillée cette fois de tout pathos : “Murmures populaires, indifférence des Supérieurs, présages d’une Emeute. Sang répandu. Le bonheur et la tranquillité des peuples dependent sûrement de l’accord des Chefs” (1759, 11). On n’invoque plus la pacification de la Providence mais sa vengeance. “Les cris des opprimés font retentir l’air : ils armeront le bras d’un Dieu vengeur de l’iniquité” (1757, 11). Mais le scepticisme paraît le plus fort. “Desordre occasionné par la misere d’une nation désolée. Le fracas étouffera la voix des malheureux” (1760, 5).

Qui peut croire encore à l’espérance de justice ? Ce n’est pas le tableau de l’Eglise qui rendra confiance en la religion. “Moines en disputes”, “scandale” provoqué par la “dissention d’une Communauté”, élection d’un prélat “où l’amour propre, la politique et l’intérêt prévaudront sur le mérite et les égards à la Dignité” : tel est le spectacle, en vérité pas “rare” du tout, qui s’offre aux fidèles (1761, 1 ; 1764, 2, 12). L’attaque s’intensifie contre les “faux devots, dangereux ennemis de la société civile” - cette dernière expression, faut-il le souligner, est nouvelle (1759, 10 ; 1760, 7). Comment ne pas penser que la mise en cause de “l’esprit de superstition”, voire celle d’un “parti fanatique”, se ressent du discours à la mode (1759, 11 ; 1763, 2, 3, 7) ? Restent les “prières publiques” et la piété du charbonnier, pour calmer “la colère du Seigneur” (1761, 4, 9 ; 1763, 9). On sait comment va se développer, contre les “démarches d’une bande de Libertins” (1761, 2), une “reconquête dévote” qui prendra dans la principauté la forme d’une explosion du culte marial.

Que la fermentation des esprits se lise dans l’organe par excellence du fatalisme et de l’inertie culturelle donne une idée de la mutation désormais enclenchée. Celle-ci est décidément à rechercher, comme l’indique aussi une activité *underground* d’édition dont on commence à prendre la mesure, sous le masque trompeur d’un traditionalisme baigné de ferveur religieuse. On a qualifié Liège, dès le XVIII^e siècle, d’ “égouts de l’Europe”, du point de vue du commerce du livre. La vie que l’on dit provinciale offre cet attrait, au moins pour l’historien, de cacher sous une discrétion de bon aloi de surprenantes réserves d’activités irrégulières et d’audace.